

# AU GALADOC

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

Illustrations de P. DUFAU



Éditions Saint-Remi

– 2009 –

# AU GALADOC

---

## CHAPITRE PREMIER<sup>1</sup>

LE train qui arrivait à neuf heures trente à la station de la petite ville de Landergast ne contenait qu'une dizaine de voyageurs.

Du wagon des premières s'élança un homme jeune encore, d'une physionomie distinguée, mis à la dernière mode ; des troisièmes descendirent lourdement paysannes, paysans et ouvriers ; d'un wagon de seconde sortirent quatre personnes, d'âge et d'aspect bien divers. Un homme, dont la longue barbe s'argentait et qui, quoique la chasse fût fermée depuis longtemps, portait un carnier en bandoulière et un fusil sur l'épaule, ouvrait la marche avec une fillette à la taille svelte, plutôt que fine, qui avait un petit chapeau de paille posé sur une forêt de cheveux blonds, et un teint blanc coloré de rose. Derrière eux s'avançait une paysanne dans la force de l'âge. Son cotillon court était bordé de velours, sa coiffe de tulle abritait un visage maigre, allongé et hâlé, et ses bras vigoureux enserraient avec amour un bébé que le mouvement du wagon avait endormi.

Les voyageurs se réunirent sous l'unique et très simple abri élevé en cette halte solitaire par la Compagnie de l'Ouest, et de là suivirent machinalement des yeux le va-et-vient des employés chargés d'arracher leurs bagages des entrailles de l'énorme wagon placé à l'arrière du train.

---

<sup>1</sup> Ce livre est la suite de l'ouvrage *Le clan des têtes chaudes*.

Dans la cour, que la frêle construction en bois séparait de la voie, venaient d'arriver trois véhicules, représentant assez bien les trois classes du train.

D'abord se montra une carriole aux panneaux jaunes, aux essieux criards, aux vitrages enduits de poussière, traînée par deux maigres haridelles : c'était la voiture de la poste destinée aux gens qui ne pouvaient gagner la ville à pied.

Ensuite arriva une vieille voiture à capote, balancée sur des soupentes et à laquelle était attelée une vieille jument à la crinière inculte.

Enfin, les travailleurs des champs, qui à chaque train se donnaient le plaisir de regarder le mouvement de la cour, ouvrirent des yeux admiratifs devant un landaulet frais verni, qu'enlevaient deux chevaux de race commune, mais si bien soignés, étrillés et harnachés, qu'on les eût pris de loin pour des pur sang.

L'ancienne diligence était vide ; le conducteur, un gros rougeaud au visage jovial, était descendu de son siège, abandonnant les rênes au jeune garçon en guenilles qui lui servait de second, et il était venu s'accouder sur la barrière qui ne s'ouvrait qu'après la livraison des bagages. La vieille voiture à soupentes était vide aussi, et son conducteur, un vieillard habillé de futaine, demeurait paisiblement assis sur le siège. Dans le landau, il y avait une dame d'une quarantaine d'années, mise avec goût, un monsieur très brillant aussi, et un jeune garçon, au menton imberbe, qui, la tête passée par la portière, inspectait les alentours.

« Maman, je ne vois que la voiture du *Chêne-Vert*, disait-il, et une autre vieille voiture qui est conduite par le jardinier du Galadoc.

— Serait-il vrai qu'ils arrivent ? s'écria la dame en se précipitant vers l'autre portière. Ce pauvre César est ruiné, dit-on, S'il quitte Questernac, ce n'est plus une supposition, c'est une vérité. Mon ami, allez donc au-devant d'Ernest, le train s'arrête, Godefroy, suis ton père, et, en passant, demande au jardinier du Galadoc qui il attend. »

Le monsieur, très empressé, descendit du landau et s'en alla vers la barrière, suivi par son fils, qui fit un crochet et bondit vers la vieille voiture.

« Qui venez-vous chercher, Mathurin ? cria-t-il.

— Not'maître, monsieur de Beaulaurier.

— Bon, les jeunes maîtres y seront-ils ? »

Le chapeau du bonhomme eut une oscillation qui signifiait : « Je n'en sais pas davantage », et Godefroy rejoignit son père qui tendait, par-dessus la barrière, ses deux mains bien gantées au voyageur de première en disant : « Mon cher Ernest, soyez le bienvenu au Bourdoureux.

— Malheureusement, nous n'y sommes pas encore, Alexandre, répondit le jeune homme ; mais je suis enchanté de trouver un visage ami en cette gare pittoresque, et horriblement solitaire. Vous avez une voiture, je suppose ? »

M. de Beaulaurier se détourna et indiqua du geste le landaulet qui s'était approché, et à la portière duquel on distinguait le buisson de feuillage qui surmontait le chapeau de madame de Beaulaurier.

« Ces dames ont eu l'amabilité de venir jusqu'ici, s'écria le jeune homme.

— Ma femme vous attend ; Godefroy, venez donc saluer votre oncle. »

Godefroy, qui flânait le plus loin possible de la barrière, s'approcha, la casquette à la main.

« Godic, que vous avez grandi, s'écria Ernest en tendant la main, et quelle carrure ! Mais vous voilà quasi un homme. »

Le jeune garçon sourit fièrement.

« Et avez-vous enfin daigné vous appliquer un peu à vos études ? » reprit Ernest d'un air goguenard.

Godic eut un haussement d'épaules.

« Au collège, on en est plus content, dit le père avec condescendance. Malheureusement, le médecin a ordonné du repos à la suite d'une bronchite.

— Le repos ! mais c'est ce que j'aime, Godic, avant tout, s'écria le jeune homme en riant. Mon cher, où vais-je faire placer mes malles ?

— La plus importante peut être attachée derrière notre voiture. »

M. de Beaulaurier fit un geste que l'homme d'équipe comprit, car il se dirigea vers le landau avec la malle énorme qu'il portait.

« Les autres seront chargées sur la diligence, reprit-il, et j'enverrai les prendre ce soir ou demain.

— Ce soir, s'il vous plaît, ce soir, dit Ernest, quand je possède toutes mes caisses autour de moi, je me construis un petit *chez-moi*, et je me trouve bien partout. Mais je cours embrasser ma moitié de sœur. »

Il courut au landau et de très chaudes paroles de bienvenue furent échangées entre le frère et la sœur.

Stimulés par l'espérance d'un large pourboire, les employés eurent en un instant ficelé la caisse, à la fois élégante et forte, aux multiples compartiments, derrière le landau, et hissé les autres sur l'impériale de la diligence.

« Nous partons, n'est-ce pas, Laure ? dit M. de Beaulaurier à sa femme.

— Certainement ; cependant j'aurais voulu savoir si... J'aurais voulu apercevoir César du Galadoc. Tu l'as connu, Ernest ?

— Très peu. J'ai quelque idée d'une espèce d'Hercule, assez beau... très sauvage... grand chasseur devant l'Éternel.

— C'est cela. Eh bien ! le pauvre homme a malheureusement perdu sa femme, Hermine de Braqueval. Tu as entendu parler des Braqueval, d'excellentes gens, beaucoup d'esprit, pas trop province. Naturellement, il est demeuré à la tête d'une quantité d'enfants, d'une fortune assez embrouillée et finalement s'est ruiné, dit-on.

— Comment ? Comment peut-on se ruiner dans ce simple pays ?

— Eh ! il a fait comme beaucoup d'autres : il a confié toute sa fortune au baron Bigouldan, cet aventurier qui a ruiné tant de

gens et qui s'est sauvé en Angleterre, ou en Amérique, Nous avons nos intrigants, Ernest.

— Tout est prêt, partons-nous, Laure ? demanda M. de Beaulaurier.

— Oui ; cependant je voudrais que... César, si c'est lui, devrait sortir, comme nous, de la cour. Je ne vois rien. »

Elle se rejeta en arrière en disant :

« Mais nous sommes voisins. Nous verrons bien ce qu'il en est. Godic, la voiture du Galadoc ne s'ébranle-t-elle pas ? »

— Non, maman, rien ne bouge.

— Et tu ne vois personne dans la gare ?

— Personne, maman.

— Laissez donc ces du Galadoc, Laure, dit Ernest avec une nuance d'impatience ; vos terres se touchent, vous êtes de la même paroisse, vous ne les verrez que trop, peut-être. Venez me parler de votre cher Bourdoureux, où je n'ai pas mis le pied depuis six ans, et aussi... d'Aymardine, que je n'ai pas vue depuis le même temps, ajouta-t-il d'une voix subitement adoucie.

— Je suis à toi, Ernest, je suis à toi, » répondit Mme de Beaulaurier, qui retira avec peine sa tête du vasistas, après avoir crié :

« Godefroy, tiens-toi mieux sur le siège, ou je te fais mettre dans le landau. »

À cette menace, Godefroy qui batifolait auprès du cocher, devint immobile.

Dans le landau, il se serait trouvé très mal à son aise auprès de ce beau jeune homme au sourire moqueur, qui était son oncle, bien qu'il n'eût guère que l'âge d'être son cousin.

Le landau avait à peine tourné le coude que faisait la route au sortir de la gare, que, par la barrière ouverte, défilèrent les voyageurs dont Mme de Beaulaurier avait succinctement conté l'histoire à son hôte.

Une assez grande quantité de colis avait été élevée en pyramide sur une petite charrette traînée par un mulet, qui était arrivée en même temps que le train et qui stationnait derrière la voiture à la capote moisie. C'était une femme qui la conduisait, une jolie

paysanne à l'œil noir et brillant, aux joues fleuries, qui s'était écriée en se rangeant aux côtés de la voiture :

« Est-ce que *j'arrivons* trop tard, mon père ? »

Le lourd chapeau du bonhomme, par une oscillation, avait répondu : « Non » pour lui, et le père et la fille avaient attendu chacun à sa manière, Il était demeuré immobile sur son siège, ses mains ridées et calleuses soutenant les rênes, ses yeux fixés sur les oreilles de son cheval ; elle avait jeté les siennes sur le dos du mulet, avait sauté à terre et s'en était allée de droite, de gauche, guettant l'ouverture de la barrière.

Lorsque les lourds et nombreux colis étaient arrivés, portés par les hommes d'équipe, elle avait donné un coup de main pour les placer et les ficeler sur sa petite charrette. Après un grand quart d'heure d'attente, apparurent les trois voyageurs. Une quinte de toux survenue au petit enfant les avait retenus sous le hangar-station.

La jeune paysanne se précipita au-devant d'eux.

« Bonjour, not'mâitre, bonjour, mademoiselle. Ah ! tante Michelle, que je suis contente de vous voir ! »

Elles s'embrassèrent étroitement. Et dans une seconde étreinte, les bras robustes de la jeune paysanne enserrèrent la bonne et l'enfant.

« Les malles sont-elles solidement ficelées, Marie-Suzanne ? demanda M. du Galadoc.

— Oui, not'mâitre, pas une ne bougera de là où elle a été mise. »

M. du Galadoc marcha vers la voiture.

Le vieux conducteur ôta d'une main tremblante le chapeau rond à larges bords qui semblait vissé sur ses cheveux blancs.

« Monsieur César... not'mâitre, dit-il d'une voix rude et basse, avez-vous fait bon voyage ?

— Oui, Mathurin. Cependant je déteste le chemin de fer ; j'aime mieux me sentir entraîné par un bon cheval, et je ne suis pas fâché de sortir de cette prison. Voilà deux enfants que vous ne connaissez pas au Galadoc. »

Il mit la main sur l'épaule de la fillette, et ajouta :

« Ma fille Yseult, que j'appelle Bengale depuis son baptême, et le dernier du clan, le petit Goulven, qui fera, comme son père, ses premières dents au Galadoc. Et maintenant, en route, Mathurin ! qu'on s'arrange bien vite et qu'on parte. »

On fut quelque temps à s'arranger. D'abord Michelle avait à débiter un long compliment à son parrain Mathurin ; puis elle ne savait comment emmitoufler Goulven, qui ne faisait qu'éternuer, ce qui annonçait un commencement de rhume.

L'affreuse poussière de charbon en était la seule cause, affirmait Michelle, qui, pas plus que son maître, n'aimait les chemins de fer.

En fin de compte, elle se dépouilla de sa mante, l'enfant fut placé sur les genoux de Bengale dont la mince personne disparaissait dans la capote profonde et Michelle grimpa sur le siège auprès de son oncle.

La voiture s'ébranla et partit au petit trot du cheval, accompagnée d'un bruit d'essieux rouillés, à faire grincer les dents.

Marie-Suzanne, le fouet levé sur son mulet, l'obligea à prendre la même allure et, pareille à un chaland bien chargé, la petite voiture suivit le sillage de la grande barque.

Le pays d'ailleurs était si plat que les deux bonnes bêtes marchèrent quelque temps sans trop s'essouffler.

Au bout d'une grande heure, il y eut une descente et les deux voitures dégringolèrent l'une après l'autre vers un pont, de l'autre côté duquel s'élevait une ville enserrée en de superbes murailles encore crénelées, et surmontées de trois donjons dont les girouettes altières semblaient percer le ciel. C'était Landergast.

Un clocher, qui avait dû être bâti avec les pierres d'un donjon quelconque et sur son modèle, dominait la ville : une masse de toits alignés entre le principal donjon et les murailles crénelées la composait.

Le soleil n'éclairait cette longue rue qui formait la cité qu'après avoir caressé la toiture en poivrière des donjons qui se dressaient le matin comme un paravent de granit entre lui et la rue terminée par une large place.



Plus tard, il avait aussi à franchir les murailles pour lancer ses rayons jusqu'à ce centre animé ; mais, de ce côté, il trouvait les larges brèches faites par le temps et les assauts dans les découpures guerrières. En ce moment, il filtrait par là, et les toits d'ardoises resplendissaient sous ses rayons quand les deux véhicules traversèrent la Grande-Place où se tenaient les marchés et les foires. Ils montèrent au pas une rue mal pavée et s'arrêtèrent devant une des dernières maisons de la ville, bâtie comme les autres, en très belles pierres, ayant, comme les autres, un toit immense en ardoises bleues, et, contre la porte d'entrée, une enseigne qui représentait un chêne énorme du vert le plus éclatant. Sous les racines, à fleur de terre, était écrit :

Au *Chêne-Vert*, on loge à pied et à cheval.

Marie-Suzanne, qui avait fait des prodiges d'énergie pour obliger son mulet à suivre la voiture en cette rude montée et qui avait fini par marcher tout près de lui, pour lui adresser les exhortations les plus pathétiques, et aussi quelques vigoureux coups de la gaule qu'elle tenait à la main, se présenta pour soulever le lourd tablier de cuir qui montait jusqu'au menton de Bengale.

Elle prit le poupon avec de grandes précautions, et le passa à Michelle qui, grâce à son cotillon court, avait sauté du siège en se servant de la roue comme d'un marchepied.

Quand tous les voyageurs eurent mis pied à terre, Marie-Suzanne jeta sa gaule sur l'échine du mulet, la poignée passant entre ses deux oreilles.

Et, s'adressant à M. du Galadoc :

« Not'mâitre, dit-elle, il y a une *belle hôtel*, là-bas en dévalant la rue. Vous auriez peut-être trouvé plus plaisant de descendre là qu'au *Chêne-Vert*.

— Non, non, répondit-il, ma famille est toujours descendue au *Chêne-Vert*, alors qu'il n'y avait pas d'hôtel à Landergast, nous arrêterons ici et nous y dînerons.

— J'en suis bien aise, dit la jeune fille, car nos bêtes, voyez-vous, monsieur, ne veulent point des nouvelles auberges et j'ai remarqué qu'elles mangent de meilleur appétit au *Chêne-Vert*. »

Tout en parlant, elle précédait M. du Galadoc dans la vieille maison.

On entrait de plain-pied dans la grande salle commune, à la fois cuisine et cabaret. Une rangée de fûts dressés en muraille la coupait en deux. Au milieu, avait été ménagée une sorte de brèche qui faisait l'office de porte. La cuisine était confortablement meublée de lits clos, d'armoires en vieux chêne et, au milieu, s'ouvrait béante une cheminée immense sur le foyer de laquelle bouillonnait une marmite ventrue, bien enfoncée dans un feu de tourbe qui dégageait une épaisse fumée.

L'autre appartement n'était meublé que de tables étroites flanquées de bancs. Le long des murs blanchis à la chaux, couraient des planches en étagères qui supportaient des bouteilles au contenu multicolore et une véritable armée de verres et de chopines ornées de fleurs d'un coloris criard.

Sur le seuil de la cloison de barriques se tenait la maîtresse de l'auberge, l'anse d'une chopine vide à chacun de ses doigts.

« Monsieur du Galadoc ! s'écria-t-elle en levant les bras, ce qui fit s'entrechoquer bruyamment les bols, je ne pensais pas que vous fussiez descendu au *Chêne-Vert*. Selon le monde d'à présent, le *Chêne-Vert* n'est bon que pour les paysans et leurs bêtes, et pourtant, autrefois les messieurs, les vrais messieurs y descendaient, et ce cabaret-ci était une belle salle où il y avait de l'acajou, monsieur.

— Je ferai comme autrefois, Madelon, dit M. du Galadoc. Votre soupe, vos omelettes et votre cidre sont toujours aussi bons, je suppose.

— Monsieur, je n'ai pas changé ma cuisine, répondit Madelon avec un triomphant sourire. C'est du bœuf qui cuit dans ma marmite, mon cidre est fait avec des pommes de Landébiou et je sais quand ont été pondus les œufs qui friront dans ma poêle. Je n'ai qu'un regret en vous revoyant, c'est que Mme Hermine...

la belle et bonne dame... soit... ne soit pas... Mais ce n'est point l'heure d'en parler. Cette jolie demoiselle est à vous, monsieur ?

— Oui.

— Et ce petit... C'est le dernier qui... »

Elle se détourna en toussant et criant :

« Michelle, ma payse, vous n'avez point trop perdu votre bonne mine. Marie-Suzanne, au lieu de baguenauder, conduis M. du Galadoc dans la grande chambre. C'est là que dînent les messieurs prêtres qui descendent au *Chêne-Vert*. »

Et, élevant la voix, elle ajouta :

« Fanchon, va-t'en mettre le couvert dans la chambre du tableau. Et toi, Marion, vite : une flambée de fagot, des œufs et du beurre frais. »

Fanchon et Marion, qui étaient ses deux filles, accoururent en sabotant et toute la maison fut occupée du déjeuner de la famille du Galadoc.

Il fut servi par Michelle dans une grande chambre où il y avait trois lits et un vieux tableau représentant le passage du Rhin par Louis XIV. Cette toile était arrivée au *Chêne-Vert* on ne savait trop comment, et avait toujours fait l'admiration des habitués.

Quand Michelle eut servi ses maîtres, que M. du Galadoc parut très occupé à fumer sa pipe en savourant le café un peu épais de Madelon, que Goulven fut endormi sur un des lits et que Bengale s'amusa à baigner d'eau fraîche son visage et ses mains et à démêler ses grands cheveux, gris de poussière, elle descendit et dîna à son tour dans la cuisine avec toute la famille à laquelle Mathurin et Marie-Suzanne s'étaient joints. Là, on lui fit force amabilités et aussi maintes questions sur son maître et sur le motif qui le poussait à revenir habiter le Galadoc, abandonné depuis si longtemps.

Pour satisfaire cette curiosité, où il entraînait beaucoup d'intérêt et d'affection, Michelle fit un récit clair et succinct des événements principaux qui s'étaient passés dans la famille, et l'assemblée l'écouta avec une flatteuse attention.

## CHAPITRE II

AU début, la fidèle servante remonta jusqu'au malheur qui était, à son avis, la cause réelle de tous les changements et de tous les désastres : la mort de Mme du Galadoc qu'elle avait tant pleurée ; une si bonne maîtresse ! une si bonne mère !

« Et une si belle dame, ajouta Madelon qui avait un faible pour les dons brillants.

— La plus belle de la ville de Questernac, ajouta Michelle. Personne, pas même son médecin, ne croyait que sa mort fut si proche. Ç'a été comme si le tonnerre était tombé sur la maison. Mon maître, miné par le chagrin, n'était plus le même homme, et c'est pourquoi la demi-sœur de madame, que je nommais Mlle Hurluberlu, et qui ne valait pas cher du côté de l'humeur, avait fini par s'arranger à venir conduire la maison. À ce moment-là, j'ai cru que je m'en irais, que je quitterais le clan, comme monsieur, dans ses bons jours, appelait la famille. Mais j'ai patienté, car ils m'aimaient tous. Il y avait les grands messieurs qui ne se laissaient pas conduire par le bout du nez, comme vous pensez.

— Où sont-ils les grands ? demanda Marie-Suzanne.

— Tu le sauras bientôt ; mais ne viens pas me brouiller dans mon histoire. On s'était donc repris à vivre, on avait baptisé Goulven, et la maison était en paix, quand arriva un monsieur qui ressemblait quasiment au diable. On ne l'aimait guère au Clos d'Ahault, c'était le nom de notre maison à Questernac ; mais Mlle Hurluberlu et une autre demoiselle en étaient comme affolées. Dire ce qui s'est passé, je ne vous le conterai point, car je n'ai rien compris à tout ça. Ce que je sais, c'est que ce monsieur-là avait comme qui dirait une banque. Il vendait des terres quasiment pour rien, dans un pays de nègres ; même qu'il en avait un, habillé en rouge avec des boutons d'argent partout, qu'il appelait Youca ; je vous demande un peu si c'était là un nom de chrétien ! Voilà monsieur, qui se fichait d'abord de lui et de sa banque et de ses imaginations, qui devient son grand camarade ; voilà nos aînés qui

vont à ses dîners, à ses bals, et, à la maison, on n'entendait parler que de lui. Et dans la ville... Tout le monde devenait riche, on gagnait du bien à n'en plus finir. Voilà que monsieur arrange que les aînés iront dans ce pays avec le baron. Voilà qu'il vend des terres et même le Clos d'Ahault pour acheter des propriétés dans le pays nègre où il y avait de l'argent à courir dans les rivières, comme chez nous du sable et des poissons. Voilà que tout le monde achète, vend. Les notaires en perdaient la tête et faisaient leur fortune. Moi, j'avais du chagrin dans mon cœur. Je disais mon idée à monsieur, avec tout le respect que je lui dois. Mais, comme de juste, il m'envoyait paître ; j'ai été jusqu'à en parler quasi en confession à M. le curé, un saint homme, qui n'aimait point ces diableries. Un jour, monsieur part comme un fou de la maison qu'il avait vendue, pendant que monsieur son parent et notre voisin, qui a été juge au tribunal, était en visite chez lui. Voilà qu'il revient comme s'il avait bu ! et de la méchante eau-de-vie encore. Voilà Charlemagne et Roland — ce sont nos aînés — qui jurent comme des templiers ; Colomban et Corentin — ce sont les petits — qui grincent des dents ; Mlle Hurluberlu et Mlle Agathe, l'aînée des filles, qui pleurent comme des veaux. Monsieur met à la porte Mlle Hurluberlu en jurant comme un païen, mais jamais le saint nom de Dieu. Si je ne les avais pas vus si fous, si chagrins, j'aurais été bien contente de cette affaire-là par exemple. Enfin Bengale — c'est Mlle Yseult qui dîne là-haut, — me conte que le fameux monsieur du pays nègre a emporté l'argent de tout le monde et que les gendarmes courent après. Nous étions ruinés<sup>1</sup> ! »

Elle s'interrompt, aussi bien pour reprendre haleine que pour essuyer la sueur qui perlait à ses tempes, et les pleurs qui coulaient de ses yeux, rien qu'au souvenir des aventures dont elle faisait le pittoresque récit. Le vieux Mathurin eut un éloquent hochement de tête ; Mme Madelon leva les bras et les yeux vers les poutres noires ; les yeux brillants de Fanchon, de Marion et de Marie-Suzanne étaient ternis par les larmes.

---

<sup>1</sup> Voir le livre intitulé : *Le clan des têtes chaudes*.

« Nous étions ruinés, répéta-t-elle avec force ; il fallait tout vendre, tout. Le Galadoc, cette fois, y passait comme le reste, et l'idée de voir la forêt ou je suis née changer de maison me tuait.

— Et, à cette heure, on ne le vendra pas, dit Mathurin d'une voix sourde.

— Non, non, on ne vendra plus rien.

— Et l'argent, comment est-ce qu'il est venu de retour ? demanda Marie-Suzanne.

— L'argent ! Je vous ai dit que leur banquier était parti avec. C'étaient des cris et des gémissements par la ville. Monsieur ne savait plus où donner de la tête.

— L'argent est si nécessaire en ce pauvre monde, remarqua Mme Madelon, surtout à des gens comme ceux-là qui sont un brin dépensiers... généreux.

— Oui, généreux. L'argent était parti, nous nous cassions la tête pour savoir comment nous tirer de là. Tout semblait perdu, M. Charles et M. Roland prennent un engagement dans l'armée ; mais il y avait les deux petits et nous autres ! Un jour, j'allais conduire le charretier chez une dame qui prenait les jeunes arbres que monsieur avait semés alors qu'ils étaient glands et marrons, et qu'il ne voulait point laisser après lui. Je n'avais pas grande gaieté dans le cœur, comme vous devez le penser. Le matin même, monsieur avait dicté à Bengale, qui écrit comme une femme, l'affiche de la vente du Galadoc, et je me serais plutôt assise sur l'herbe à pleurer que de m'en aller faire les commissions. Mais je partis tout de même, le capuchon de ma mante de drap sur la tête. Une diligence arrive, je monte contre le talus pour la laisser passer, les chemins ne sont pas larges de ce côté, et je vois dans la voiture ! Qui ? Le fameux richard du pays nègre ! le banquier voleur, celui qui avait emporté l'argent de la caisse. Et vous croyez qu'il ne fallait pas de bons yeux pour le reconnaître. Il avait son chapeau enfoncé jusque sur le nez et, de noir de poil qu'il était, il était devenu tout blanc. Mais il n'avait pas pu changer ses yeux, ses diables d'yeux qui me faisaient toujours penser aux mauvais esprits. C'est lui que je me dis ; il est blanc au lieu d'être noir, mais c'est lui. Et me voilà laissant le charretier se tirer

d'affaire comme il pouvait et retournant à la maison si vite que je laissai ma mante s'accrocher à la haie, et c'était la belle mante de drap de mes dimanches pourtant, toute doublée en soie, et que je reçus en cadeau de madame pour porter à son baptême Mlle Yseult. Ils étaient tous à la maison quand j'arrivai, décoiffée et courant comme une folle ; et quand je leur dis que leur voleur à barbe noire devenue blanche par quelque sorcellerie, était à Questernac, que je jurai sur ma part du paradis que c'était lui, bien lui ; et non pas un autre, vous eussiez vu notre monsieur se lever comme un homme de vingt ans, donner des ordres d'une voix de centaure, et enfourcher son cheval pour suivre avec ses fils la diligence, qui ne s'était pas arrêtée plus de deux minutes à *l'Épée*. »

Michelle prit de nouveau haleine. Mathurin, qui n'oubliait pas les soins à donner à son cheval, s'était levé, mais demeurait machinalement tourné vers elle dans une attitude attentive.

« Ce qui se passa, je ne vous le dirai pas, point par point, reprit-elle ; mais le surlendemain, les trois cavaliers arrivèrent dans la cour du Clos d'Ahault et avec des figures de contentement qui étaient une annonce de la bonne nouvelle. Ils avaient trouvé leur voleur dans un hôtel, prêt à s'en aller par la mer, et ils avaient repris à sa barbe blanche, qui était restée dans la main de monsieur, leurs billets et l'argent. Le Clos d'Ahault ne fut pas triste, ce soir-là, c'est moi qui vous le dis. Mais les jours d'après, la tristesse revint. Les grands messieurs partaient pour le régiment ; et emmenaient les petits au collège ; mam'zelle Agathe, qui est devenue Mme Bigouldan, s'en allait avec sa tante Élodie, que, moi Michelle, j'appelle Hurluberlu, et nous, nous faisons nos bagages pour le Galadoc. Monsieur avait son argent ; mais le notaire avait passé sur la vente de la maison et il fallait déguerpir. Louer une autre maison à Questernac, c'était une grosse dépense et j'ai si bien louangé le Galadoc, que monsieur a tout à fait mis dans son idée d'y revenir. Monsieur aime tant la chasse qu'il n'y a pas de danger qu'il habite une ville où il n'y aurait pas de bois, ni de gibier. Il s'est assez ennuyé chez madame sa cousine, où nous avons passé quatre mois, tout l'hiver, à cause de M. Goulven. Enfin il a été décidé qu'on partirait pour le Galadoc. Je n'étais

point fâchée de revenir au pays, puisque le Clos d'Ahault, où j'avais mes habitudes, était vendu. Quant à Mlle Yseult, elle se trouve bien où est son père et où est son filleul, M. Goulven. On est toujours bien là où on a ses affections. »

La narration finit sur cette dernière réflexion. Mathurin disparut et les jeunes filles, tout en s'entretenant de la famille dont elles venaient d'entendre l'histoire, se livrèrent bruyamment aux soins du ménage après avoir, sur l'ordre de leur mère, offert un verre de cidre à Michelle, qui avait la gorge desséchée.

« Je vous aiderais bien, dit Michelle, en reposant sur la table son verre vide ; mais on ne peut guère se passer longtemps de moi là-haut. »

On lui répondit qu'on aimait beaucoup mieux la voir s'occuper de ses maîtres et même se reposer. Mathurin rentrait en ce moment et s'approcha d'elle.

« L'avoine n'est pas mangée, dit-il. Crois-tu que monsieur ne sera pas fâché d'attendre à repartir ?

— Monsieur sait mieux que personne que les vieux chevaux ont les dents longues et ne mangent pas vite, répondit-elle ; je vais tout de même lui demander à quelle heure il veut se mettre en route. »

Elle se dirigea vers l'escalier tortueux et le monta lentement. À la porte de la chambre au tableau, elle frappa et, n'obtenant pas de réponse, elle l'entrouvrit doucement.

M. du Galadoc dormait profondément, les épaules solidement adossées à la muraille ; Bengale, assise contre le lit de M. Goulven, comme disait Michelle, dormait également, une main de l'enfant dans sa main, et M. Goulven, frais comme une rose et velouté comme une pêche, souriait aux anges, dans son sommeil.

Michelle descendit à pas de loup dans la cuisine.

« Mon parrain, dit-elle au vieux Mathurin qui, debout devant l'âtre, saisissait entre l'index et le pouce un petit charbon incandescent, qu'il essayait ensuite de faire tenir en équilibre sur l'étroit fourneau de sa pipe de terre, tous les maîtres dorment, vous pouvez bien laisser Bergère manger son avoine tout à son aise. Quand elle aura fini, vous attellerez et vous viendrez



attendre monsieur devant la porte. Je pense bien qu'alors il aura fini son somme.

— Le soleil sera bien près de se coucher quand nous arriverons au Galadoc, dit le bonhomme ; mais la mère aura tout arrangé dans la maison. Pourtant Marie-Suzanne pourrait bien partir à l'avance avec les boîtes.

— Tu entends ce que dit ton père, dit Michelle à Marie-Suzanne qui fourbissait une casserole.

— Oui, cousine, oui ; j'ai bien ouï sa raison qui n'est pas mauvaise. Mon pauvre Coco n'a pas les jambes aussi longues que Bergère, et puis, il en a des boîtes sur le dos ! Seulement, dame ! il est plus jeune aussi et il a mangé son dîner avec de bonnes dents. Je vais lui donner à boire, j'attellerai et je partirai en avant ; vous me rattraperez dans la forêt. Si près de chez nous, je ne presserai pas Coco. Et d'ailleurs, s'il faut vous suivre, les gaules vertes ne manquent pas là-bas, ajouta-t-elle en riant, et si Coco fait trop le têtù comme les bêtes de sa famille, on lui caressera le dos. »

L'arrangement étant ainsi pris, Marie-Suzanne s'en alla harnacher Coco ; Mathurin, qui était peu causeur, continua à lancer, de sa courte pipe, de petits nuages dont il suivait des yeux l'ascension vers les poutres enfumées.

Les autres femmes s'étaient dispersées, mais on entendait leurs voix criardes.

Naturellement, quand Madelon avait affaire à ses filles ou à ses servantes, elle les appelait d'où elle était, soit du cellier ou du grenier.

Ces dialogues qui descendaient du grenier à la cave et vice-versa, retentissaient par la maison qui était d'une sonorité gênante.

Michelle, après avoir donné un coup de main à Marie-Suzanne, s'était occupée de mettre un certain ordre dans les menus bagages jetés un peu au hasard dans le coffre immense sur lequel se reposait la capote lorsqu'elle se baissait ; cela fait, elle sortit, tourna autour de l'auberge, et reconnut que tout était à la même place, ou à peu près, depuis les douze ans qu'elle n'y avait mis le pied.

Elle coupa sur leur tige, avec la permission de Madelon, quelques artichauts encore tendres, que son maître mangeait avec plaisir à la croque au sel.

« Car, confia-t-elle à Madelon, je ne sais trop ce que nous trouverons à manger là-bas. Mon parrain, qui est un ancien sabotier, ne se connaît point au jardinage, et le potager sera probablement rempli de choux et de patates. On a trop négligé le Galadoc aussi ! Mais comme on voyait arriver beaucoup de garçons, on ne pensait point revenir en forêt à cause des collèges, et au Clos-d'Ahault, d'ailleurs, nous étions quasi à la campagne. »

Quand elle eut fait ces réflexions et aussi maints achats qui lui prouvèrent que la conscience la plus délicate présidait toujours aux transactions commerciales au *Chêne-Vert*, elle monta l'escalier et s'assit sur la dernière marche.

« Je ne les réveillerai que lorsque mon parrain dira qu'il est temps, grommela-t-elle ; il n'y a rien comme un bon somme pour adoucir le chagrin et, dame ! ce n'est pas sans chagrin qu'on quitte ses enfants et sa maison. »

Ce fut Goulven qui donna, dans la chambre, le signal du réveil. Michelle entendit tout à coup un gazouillement joyeux et dans un cri de joie le nom de :

« Benga... Benga... »

Elle frappa à la porte.

« Entrez, » dit la voix de basse de M. du Galadoc dans un bâillement.

Michelle entra et conta les arrangements qui avaient été pris.

M. du Galadoc consulta sa montre et, se levant brusquement :

« En route, dit-il, vite en route, je vais faire atteler. »

Il sortit ; Michelle prit dans ses bras Goulven qui voulait marcher et non pas se laisser débarbouiller, et Bengale s'occupa de remettre dans la petite valise que son père portait à la main tout ce qui en était sorti pour leur usage personnel.

Elle avait déjà l'œil vigilant, cette blonde Bengale ! Elle réparait le désordre que Michelle mettait volontiers dans les petites choses.

Son père ayant fait demander sa canne plongée dans un faisceau de parapluies et d'ombrelles, elle se donna la peine de refaire le paquet dont Michelle, en tirant la canne avec plus de force que d'adresse, avait dérangé l'équilibre ; puis elle descendit toute reposée et traversa comme un rayon le couloir sombre.

La voiture était à la porte.

M. du Galadoc fit monter sa fille et prêta le même secours à Michelle qui, cette fois, refusait de se séparer de Goulven.

« Il n'y avait pas tant de poussière que cela sur la route de la forêt, dit-elle, et Goulven s'amuserait beaucoup à voir les beaux arbres et les lapins dans les fourrés, et le soleil qui était bien plus beau dans les forêts qu'ailleurs, plutôt que de fatiguer sa sœur et de s'ennuyer sous cette capote noire qui cachait tout ce qu'il y avait de beau à voir sur le chemin. »

On la laissa faire et le vieux véhicule partit, suivi par les bénédictions que formulait Mme Madelon, debout sur le seuil de la porte.

Le repos et l'avoine avaient donné à Bergère une vigueur d'allure un peu factice qui fit Mathurin s'applaudir de l'avance que sa fille avait prise.

« Jamais Coco n'aurait suivi Bergère, confia-t-il à Michelle. Il n'a pas comme elle le goût de retourner à son écurie. Les chevaux sont moins *diots* que les mulets.

— Et nous n'aurions pas eu nos bagages à temps, riposta Michelle, et puis, la pauvre fille ! c'eût été bien tard se trouver seule dans la forêt. »

Mathurin eût un geste qui signifiait : « Ça ne fait rien du tout ; » et il laissa sa voisine monologuer avec le poupon qui écoutait avec une physionomie d'une vivacité intelligente vraiment remarquable.

Au bout d'une bonne lieue de pays, le paysage changea tout à coup. Entre ciel et terre, s'interposa une masse sombre à grandes hachures inégales, vers laquelle la voiture semblait marcher ; les haies qui bordaient le chemin devenaient plus hautes et plus touffues et, des taillis couvraient, comme d'un tapis velouté, le pays à perte de vue.

Bientôt les taillis furent remplacés par de jeunes arbres de toute essence. Ça et là, de l'immense talus brodé de bruyères roses et violettes, s'élançait un arbre énorme qui faisait l'effet d'un patriarche entre ces minces fuseaux ; puis les troncs grossirent et s'élevèrent côte à côte portant très haut leur dôme de feuillage et, la voiture entra dans la masse sombre et roula entre deux admirables murailles de verdure.

« Oh ! s'écria Michelle, sentez-vous comme ça sent bon ici, mademoiselle ? »

Bengale, la tête hors du tablier, regardait avec admiration cette longue avenue toute droite, bordée de beaux hêtres et son regard essayait de pénétrer l'épaisseur des fourrés.

« C'est très beau, la forêt, papa. » dit-elle.

Il répondit par un signe affirmatif.

« Mademoiselle ! un lapin, cria Michelle, Goulven l'a vu. Bonjour, Jannot ! »

M. du Galadoc porta la main à son fusil et dit :

« Si je te préparais une gibelotte ? »

— Oh non ! monsieur, oh non ! D'abord, ça nous retarderait trop, nous ne sommes pas déjà en avance, et puis tuer le premier lapin qui nous voit arriver au Galadoc, nenni, nenni. »

Bengale fut de cet avis. Elle avait aperçu le joli lapin gris qui, tout confiant, caressait ses longues oreilles derrière un buisson en regardant passer cette machine étrange, et elle répétait :

« Non, papa, pas celui-là. »

Du reste, un cri perçant de Goulven qui tendait les bras vers lui, fit soudain déguerpir le petit animal, ainsi que ses compagnons qui batifoliaient plus loin.

« Monsieur, le gibier ne vous manquera pas ici, dit Michelle, c'est toujours une consolation. »

Il ne répondit pas ; il paraissait absorbé dans ses souvenirs depuis que la voiture s'était enfoncée en pleine forêt.

« Nous approchons du grand château, dit Michelle tout à coup, je vois l'étang à travers les arbres. »

Une superbe nappe d'eau se découvrit bientôt à leurs regards. Sur ses bords était bâti un kiosque rustique qui abritait en ce

moment plusieurs personnes, qui se détournèrent au bruit de ferrailles que produisait la voiture en roulant.

« C'est lui, » dit une voix de femme.

Et la petite dame de la gare, se levant précipitamment, prit à la main son grand chapeau de jardin et marcha vers la voiture que le vieux Mathurin fit tout bonnement arrêter.

M. du Galadoc se trouvait du côté de la dame et il ne put faire autrement que de se découvrir et de tendre sur le tablier sa main dégantée.

« Cher monsieur César, c'est bien vous ? dit-elle. Est-il vrai que vous redevenez notre voisin ?

— Oui, madame, je retourne vivre au Galadoc.

— Mais c'est un vrai bonheur pour nous, nous sommes si seuls pendant la saison d'été. »

Elle se détourna vers les trois personnes qui la rejoignaient sans se presser.

« Alexandre ! Ernest ! c'est M. du Galadoc, notre ancien voisin, dit-elle. Aymardine, va donc souhaiter la bienvenue à Mlle du Galadoc. »

Aymardine, une grande jeune fille au teint pâle, aux grands yeux, à la taille souple et superbe, fit lentement le tour de la voiture et salua, d'une inclination de tête, Bengale, dont le visage rose émergeait au-dessus du tablier. Et elle demeura en face d'elle, son chapeau à plumes blanches très enfoncé sur son front.

Bengale avait répondu à son salut en rougissant. Cette belle personne, à la physionomie froide, l'intimidait beaucoup.

« Ne voulez-vous point descendre vous rafraîchir ? demanda Mme de Beaulaurier, quand M. du Galadoc eut échangé une poignée de mains avec les deux hommes et salué Aymardine, derrière laquelle Godefroy s'était glissé pour regarder, comme elle, la personne enfouie dans la capote.

— Non, madame, non, j'ai hâte d'arriver à cause des enfants.

— Est-ce que vous n'amenez que cette petite ?

— Eh oui ! les autres sont au régiment et au collège.

— Et votre fille aînée ? Car cette petite n'est pas l'aînée.

— Est mariée à Questernac où demeure ma belle-sœur.

— Cette chère Élodie ? Elle aimait peu la campagne.

— Pas du tout, et elle a fait partager son goût à Agathe. J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

— À bientôt, à bientôt, » dit-elle en reculant.

Bergère s'arrêtait volontiers, mais ses jambes engourdies ne se remettaient pas aussi volontiers en marche.

Pendant que Mathurin tirait sur les rênes pour l'obliger à avancer, Aymardine continuait à regarder Bengale, et un charmant sourire errait sur ses lèvres sérieuses.

Michelle, s'adressant à Mme de Beaulaurier dit :

« Excusez, madame ; mais n'avez-vous point vu passer ma cousine Marie-Suzanne, avec les malles ?

— Si, répondit Mme de Beaulaurier, elle ne doit pas être loin du Galadoc. »

Et elle recula de nouveau, Bergère s'étant enfin décidée à allonger ses grandes jambes.

« Il a l'air tout étrange, ce pauvre César, dit-elle en se retournant vers son mari, ne trouvez-vous point, Alexandre ?

— S'il est ruiné, comme on le dit, ma chère...

— Je le saurai. Mais qu'est-ce que ce poupon que tenait la sabotière ? Marie-Suzanne, que j'ai questionnée, ne m'en a point parlé.

— C'est un Galadoc, sans doute, dit l'élégant Ernest.

— Grand Dieu ; mais les aînés ont passé vingt ans.

— Laure, retournons-nous au kiosque ? demanda Aymardine.

— Non, non, on va sonner le dîner. La fillette t'a-t-elle parlé, Aymardine ?

— Non, elle m'a seulement souri. Je n'ai vu que sa tête, elle est charmante. »

Et cela dit, elle prit, la première, une courte avenue de chênes magnifiques, au fond de laquelle miroitaient, sous les flammes du soleil couchant, les innombrables vitres d'un château d'architecture italienne.

Au sortir du domaine de Bourdoureux, la forêt avait recommencé plus sauvage, plus fraîche encore. Les arbres

paraissaient plus hauts, la mousse plus verte, les bruits harmonieux formés par le bruissement des feuilles et le bavardage cristallin des ruisseaux plus pénétrants. Quant au concert que donnaient les oiseaux, il était d'une suavité, d'une mélodie incomparables.

Tout à coup, au fond, tout au fond de l'allée, qui était le chemin, s'alluma un incendie qui fit jeter des cris de terreur, puis d'admiration à Goulven. Le soleil était là, barrant la route de ses jets de flamme, lançant sur les arbres des teintes de pourpre et des traînées d'or. C'est vers cet éblouissement que l'on marchait.

« Nous avons l'air d'entrer dans le soleil, dit Bengale.

— On croirait quasiment voir le paradis, » ajouta Michelle.

Mais voilà que dans la zone lumineuse apparut une ombre à quatre pattes traînant un monticule qui semblait couvert de drap d'or.

« Marie-Suzanne et Coco sont devant nous, » annonça Michelle.

Au nom de sa fille, Mathurin donna machinalement un coup de fouet bien appliqué sur la croupe maigre de Bergère. Elle prit le grand trot à la grande joie de Goulven qui tendait les bras vers le bout de l'avenue.

« Ce petit a l'idée que nous allons entrer dans le soleil qui reluit là-bas, » dit Michelle en riant.

Mais le soleil, vers lequel on semblait marcher, reculait toujours, et bientôt la voiture tourna, et ce fut la vieille capote qui devint toute brillante sous les rayons. Il touchait aux bords de l'horizon quand la voiture sortit de la forêt pour entrer dans un chemin caillouteux et plein d'ornières au bout duquel une masse épaisse de bâtiments apparut.

« Arrête, Mathurin, » cria M. du Galadoc.

Le bonhomme obéit, le lourd tablier se leva et M. du Galadoc sauta à terre, et fut imité par Bengale ; ils entrèrent à pied dans une grande cour pleine d'herbe qui précédait une maison dont les tourelles en poivrière étaient solides d'aspect, mais dont le principal corps de logis menaçait ruine visiblement.

M. du Galadoc ôta son chapeau et chercha sa fille des yeux.



« C'est là que je suis né », dit M. du Galadoc



« C'est là que je suis né, dit-il d'une voix altérée, c'est là que j'ai conduit ta mère le lendemain de notre mariage. Mon père et ma mère nous attendaient sur ce perron. Maintenant, personne ; c'est triste, la vie, ma petite fille.

— Papa, dit Yseult en lui prenant le bras, les frères reviendront et vous nous avez, Goulven et moi. »

Il ne répondit pas et la conduisit vers le perron sur lequel apparaissait la taille épaisse et la figure réjouie de Marie-Suzanne qui, à leur vue, s'empressa de rentrer.

« Toutes les boîtes sont portées dans les chambres, monsieur, dit-elle, et ma mère fait les lits.

— Et le souper ? dit Michelle qui arrivait, a-t-elle pensé au souper ?

— Oui, ma tante, la soupe bout sur le fourneau et il y a des œufs frais et du beurre dans le garde-manger.

— C'est tout ce qu'il faut pour ce soir, » déclara Michelle.

Et elle ajouta :

« Vous n'allez pas rester dans ce vestibule, monsieur ; c'est une galère.

— Il y a du feu dans la salle à manger, fit remarquer Marie-Suzanne, je l'ai allumé ce matin avant de partir. »

Elle poussa la porte à droite et se recula poliment pour laisser passer M. du Galadoc et Yseult.

L'appartement où ils entraient était très vaste et tendu, dans tout son pourtour, par de vieilles tapisseries fort belles, qui représentaient une chasse en forêt.

L'ameublement était beau aussi, mais disparate, et Michelle aperçut avec bonheur, entre deux chaises au dossier de chêne, un canapé de velours d'Utrecht rouge.

« Cet enfant-ci s'est endormi quand il n'a plus vu le soleil, dit-elle, je vais le coucher là-dessus.

— Il y a un petit lit pour lui là-haut, dit Marie-Suzanne.

— On attend le plus tard possible à coucher les innocents dans des chambres qui n'ont point pris l'air depuis longtemps, répondit Michelle. Monsieur, voulez-vous nous aider à pousser ce canapé auprès de la cheminée ? »

M. du Galadoc, le front appuyé sur ses bras croisés, ne prit pas garde à cette invite ; mais Bengale accourut et aida de son mieux à déplacer le lourd meuble et à le placer auprès de cette cheminée où brûlaient en jetant des flammes claires, d'énormes troncs de hêtre.

« On ne manquera pas de bois ici, dit Michelle en enveloppant Goulven dans sa mante de drap, il ne sera point aussi cher qu'à Questernac. Et maintenant, au souper. Pourras-tu mettre le couvert, Marie-Suzanne ?

— Je peux toujours bien tirer les affaires des armoires, répondit la rieuse fille ; mais je ne saurais pas les arranger sur la table à la mode de la ville. »

Bengale, à laquelle le feu avait donné de brillantes couleurs, se leva et dit qu'elle allait montrer à Marie-Suzanne comment il fallait s'y prendre. Grâce à ses conseils le couvert fut mis et le souper immédiatement servi par Michelle qui, par la fatigue qu'elle ressentait, devinait celle dont souffraient ses maîtres. Goulven se réveilla au dessert ; on lui entonna immédiatement une soupe savoureuse après laquelle il retomba dans un profond engourdissement.

Le dîner fini, M. du Galadoc demanda des lumières, la nuit étant tout à fait venue. Sa demande jeta Marie-Suzanne en de grandes perplexités. Les bougies avaient été oubliées et ce furent de minces et pleurantes chandelles de suif qui prirent place dans les vieux chandeliers d'argent, dernier trésor oublié au Galadoc.

Un grand feu avait été allumé dans la chambre de M. du Galadoc et dans celle de Bengale, où le petit lit de Goulven avait pris place. Michelle s'installa une couchette dans le grand cabinet qui séparait les deux chambres et qui était tendu avec le reste de la tapisserie de la salle à manger, sans doute ; car c'étaient aussi des arbres, mais coupés en deux, et des biches qui n'avaient plus que la tête et des oiseaux dont on ne voyait que le bec.

Par cette disposition, elle se trouvait au centre de la place et pouvait être sur pied à la moindre alerte.

Pour le moment, maîtres et domestiques n'avaient besoin que de repos et les lumières s'éteignirent avant minuit dans la vieille

demeure, qui semblait elle-même s'endormir de nouveau, après s'être un instant, réveillée d'un profond sommeil.

